LA COMPAGNIE DES HOMMES

Didier Ruiz

DOSSIER DE PRESSE

« QUE FAUT-IL DIRE AUX HOMMES ?»

SOMMAIRE

Journal du Dimanche – 14/06/2020 – Alexis Campion **p.3**

L'œil d'Olivier – 10/01/2021 – Olivier Fregaville-Gratian d'Amore **p.5**

Blog Hottello – 11/01/2021 – Véronique Hotte **p.8**

Théâtre du Blog – 12/01/2021 – Mireille Davidovici **p.11**

IO Gazette – 12/01/2021 – Pierre Lesquelen **p.13**

New-York Times – 14/01/2021 – Laura Capelle **p.15**

Scenesweb.fr – 15/01/2021 – Anaïs Heluin **p.16**

Francetvinfo.fr – 18/01/2021 – Sophie Jouve **p.18**

Var Matin – 24/02/2021 – Karine Michel **p.20**

Le Monde – 18/01/2022 – Virginie Larousse **p.21**

Plaisirs

SUR LES PLANCHES DE SALUT

Les répétitions de « Que faut-il dire aux hommes ? » de Didier Ruiz, à Bobigny (Seine-Saint-Denis), en mai. ÉMILIA STÉFANI-LAW

TROUBLES Fermés depuis trois mois, les théâtres sortent du coma lestés de consignes strictes

COULISSES À Lyon, Bobigny, Rennes ou Paris, les répétitions reprennent, entre joie et désarroi

Trois mois qu'ils ont disparu des radars et encore trois mois, au moins, avant que le cours normal des représentations ne reprenne. Tous préparent la réouverture, espérée pour septembre. Certains incubent déjà de nouveaux spectacles qui scelleront les retrouvailles avec le public. Mais peut-on réanimer sereinement les théâtres, ces lieux de rapprochement par excellence, alors que la distanciation reste de mise ?

À la MC93 de Bobigny (Seine-Saint-Denis) ce jeudi de mai, on pénètre pour une fois par l'entrée des artistes et, surtout, avec le gel, le masque, l'autorisation du gardien nous rappelant les gestes barrière. *Que faut-il dire aux hommes ?,* le prochain spectacle de Didier Ruiz, reprend ses répétitions avec du retard sur son calendrier initial, mais toujours avec le cap du 15 octobre pour sa création en public à Creil (Oise) avant une tournée.

Souriant derrière sa visière en Plexiglas, le metteur en scène est aux anges. Il jubile d'avoir ses sept acteurs et coauteurs autour de lui, deux femmes et cinq hommes. Tous des non-professionnels ayant en commun de témoigner, pour la première fois sur scène, de leurs parcours spirituels singuliers dans diverses religions. Sur scène, sous la lumière, ils répètent à tour de rôle de façon à respecter la règle : seul celui qui parle enlève son

Théâtre

masque. En face dans l'ombre, à bonne distance aussi, Didier Ruiz, sa dramaturge et sa scénographe paraissent tout aussi concentrés. Ambiance sérieuse, masquée, mais loin d'être malheureuse après les angoisses du confinement.

« Il n'y a pas de mot pour décrire l'intensité de ces retrouvailles, confie le metteur en scène. *C'est d'autant plus fort que ce spectacle parle de la vulnérabilité humaine, du besoin de se réunir. »* Et rien n'aura raison de sa gaieté, pas même les étranges nouvelles du monde qui circulent en ce jour de l'Ascension. Par exemple l'annonce de la réouverture prochaine du parc du Puy du Fou qu'il commente d'un silence étonné, haussant les épaules, philosophe : *« La vie reprend, c'est le plus important. »* Surtout, son spectacle prend forme : *« On a encore besoin de temps et d'ingrédients, mais notre ragoût commence à sentir bon ! »*

Quelques jours plus tard, au théâtre de l'Odéon à Paris, Éric Vigner réunit Stanislas Nordey, Thomas Jolly et quatre autres acteurs qui joueront, sous sa direction à partir de novembre à Strasbourg, *Mithridate,* de Racine. Une tragédie qu'il voulait monter depuis longtemps et qui soudain tombe à pic : elle raconte la fin d'un monde au temps où le roi Mithridate VI trouve un secret précurseur de la vaccination pour déjouer les poisons ! *« La symbolique liée à la contamination et à l'ennemi invisible est partout dans la pièce »,* note Éric Vigner. Ses répétitions ont démarré à la table, les uns à deux mètres des autres, gel à disposition mais sans masque. *« On répétera au plateau en octobre. Je refuse d'imaginer que les acteurs ne pourront pas se toucher. »*

« Sacraliser le plateau, où il est bon d'oublier le virus »

Jean Bellorini

Son confrère Arthur Nauzyciel, directeur du Théâtre national de Bretagne (TNB), est lui aussi taraudé par ces questions de distanciation. *Mes frères,* la pièce de Pascal Rambert qu'il devait créer ces jours-ci à Rennes, sera finalement répétée en plein été. La première est désormais fixée au 22 septembre au théâtre de la Colline, à Paris. *« Cinq acteurs à la table, c'est facile. Mais quand on va se retrouver, en juillet, au plateau avec ce texte sur le désir, des personnages censés se battre ou s'adonner à des rituels érotiques, ce sera un défi. »* L'expérience du confinement l'a pourtant persuadé que cette pièce était la seule qu'il voulait monter cette année. *« Elle montre des gens isolés, gagnés par la folie. Ça pouvait paraître abstrait. Maintenant, ça résonne davantage ! Ma façon de la mettre en scène sera forcément différente. »*

Début juin, Jean Bellorini nous accueille au Théâtre national populaire (TNP) de Villeurbanne (Rhône), dont il a pris la direction juste avant l'épidémie. Sonné par l'annulation du *Tartuffe* qu'il venait de monter en italien à Naples, puis par celle du Festival d'Avignon dont il devait faire l'ouverture dans la Cour d'honneur, le metteur en scène a retrouvé la confiance et l'énergie. L'équipe qui l'entoure pour créer *Le Jeu des ombres,* de Valère Novarina, est au complet : une bonne vingtaine d'acteurs, musiciens et techniciens de tous les âges. Même la Berlinoise Anke Engelsmann et Hélène Patarot, qui réside à Londres, ont pu rejoindre la troupe.

Si l'entrée du théâtre est dûment contrôlée, chacun est responsable de ses gestes à l'intérieur. *« Nous avons pris le parti d'être très respectueux des consignes au dehors afin de mieux sacraliser le plateau, où il est bon d'oublier le virus,* explique Jean Bellorini, son masque à la main. *Nous ne sommes pas inconséquents non plus, et je rappelle souvent aux acteurs de ne pas trop s'approcher entre eux. Mais j'apprécie la valeur particulière d'en voir deux se toucher ! »* Sa pièce reprend, dans la langue déroutante et cocasse de Novarina, le mythe d'Orphée dans des Enfers qui rappellent drôlement notre monde réel avec ses morts, ses survivants. *« Sa résonance avec la pandémie est notre moteur,* confie-t-il. *Le théâtre de Novarina est hanté de paradoxes et de confusions qui disent l'incertitude des choses. Et là, c'est justement notre condition d'humains et la raison même d'exister du théâtre qui sont exacerbées. »*

Comme Arthur Nauzyciel à Rennes qui ne veut pas *« aller trop vite, ni jouer pour jouer »,* Jean Bellorini s'estime chanceux de préparer *« un gros spectacle »* quand d'autres misent sur des formes ultralégères conformes aux consignes sanitaires, à l'exemple du Théâtre 14, à Paris, qui joue jusqu'au 28 juin *Elle pas princesse, lui pas héros,* de Magali Mougel, un conte pour enfants incarné par deux comédiens à raison de trois représentations quotidiennes devant 10 spectateurs. *« On ne veut pas se faire avoir par l'idée qu'il ne serait désormais plus possible que de réinventer des petits formats adaptés, mais on en fera aussi »,* dit Bellorini, qui rouvrira le TNP en septembre avec des *« formes compatibles et des ateliers »,* notamment avec Peter Brook. *Le Jeu des ombres* sera joué sans public fin juillet pour France Télévisions, mais attendra octobre pour être joué en public à Avignon et à Sceaux, janvier pour Lyon. Le cumul des incertitudes a incité à faire des choix : le centenaire du TNP, prévu cet automne, vient d'être reporté d'un an.

Ils répètent à tour de rôle de façon à respecter la règle : seul celui qui parle enlève son masque

Paris et décisions drastiques sont également de mise dans les théâtres privés. Les durées d'exploitation des spectacles y sont plus longues mais les trous financiers bien plus flagrants faute de bénéficier des subventions qui permettent au théâtre public de survivre sans billetterie. Beaucoup misent, pour l'automne, sur des reprises de pièces arrêtées en mars, à l'instar du Théâtre de la Porte Saint-Martin (Paris), qui compte reprendre en fin d'année *La Carpe et le Lapin,* de Catherine Frot et Vincent Dedienne, spectacle joué 23 fois avant le confinement. *« Son arrêt nous coûte 800 000 euros, il nous faudra au moins 100 représentations pour être rentable »,* calcule Jean Robert-Charrier. S'il s'attend à une saison difficile, le jeune directeur ne s'avoue pas vaincu : *« La peur est la dernière chose dont on a besoin si on veut faire comprendre aux gens qu'ils peuvent revenir dans nos salles sans tomber malades. »*

Pour lui, pas question de rouvrir avec des règles de distanciation ou des jauges amputées de 50 %. *« Au pire, on accepterait l'idée des spectateurs masqués, ce qui est déjà beaucoup. »* Quoi qu'il en soit, la date est prise : le 15 septembre, pour la création d'*Avant la retraite,* une pièce de Thomas Bernhard avec Catherine Hiegel, André Marcon et, pour la première fois sur les planches, Noémie Lvovsky. *« Après tout ce qui est arrivé, je ne veux pas qu'on revienne avec du réchauffé. L'équipe d'*Avant la retraite *répète depuis une semaine. Ils sont à la fois sérieux et détendus avec le virus, ils ont accepté que leurs cachets soient diminués. »* Les places sont déjà en vente, à 39 euros. *« Notre plein tarif le plus bas jamais pratiqué ; nous étions plutôt à 55 euros »,* indique Jean Robert-Charrier. Il avoue n'en avoir vendu pour l'heure qu'une poignée dérisoire, mais son pari est lancé. *« Il faut qu'on bouge les jeunes spectateurs, car avec tout ce qu'on a entendu sur le virus, les plus de 60 ans* [le public principal des théâtres] *risquent d'être plus lents à revenir. »* ●

ALEXIS CAMPION

Jean-Marc Dumontet, producteur et directeur de théâtres

« On a besoin de communion »

À 54 ans, Jean-Marc Dumontet est incontournable sur les scènes françaises. Producteur de nombreux humoristes, il est aussi propriétaire de plusieurs théâtres à Paris (Bobino, Point-Virgule, Théâtre Antoine, Théâtre Libre, le Sentier des Halles). Il préside également les Molières, dont la cérémonie 2020 sera enregistrée le week-end prochain sans public, consignes sanitaires obligent.

JEAN-CHRISTOPHE MARMARA

En tant que directeur de théâtres privés, comment vivez-vous cette période ?

Tout le théâtre, public ou privé, vit la même tragédie. On a eu la sidération, le deuil… et maintenant le défi du rebond incertain. On a été fauchés en plein vol avec des spectacles comme *Par le bout du nez,* avec François Berléand, joué seulement quinze soirs au Théâtre Antoine. Il sera repris le 15 septembre. *Fleurs de soleil,* avec Thierry Lhermitte, a perdu 30 dates. On doit le prolonger aussi en octobre. Au Théâtre Libre, où nous devions reprendre *Les Fourberies de Scapin* par Denis Podalydès à partir du 14 mars, le décor est toujours en place alors que la pièce n'a pas encore été jouée. J'espère pouvoir démarrer en septembre, mais entre la disponibilité des acteurs et la commercialisation des places, tout reste flou. C'est anxiogène.

Des salles à moitié pleines pour cause de distanciation, c'est viable ?

Le 5 juin, j'ai rouvert le théâtre de Saint-Malo, avec des humoristes du Point-Virgule. Il y avait 160 sièges occupés sur 800. C'est une folie économique. Mais ça faisait du bien d'ouvrir. Attendre sans fin la possibilité de jouer n'est pas sain. On a besoin de communion, de partage.

Mais pas d'exploitation déficitaire.

C'est déjà le cas avec tous les frais de publicité et de montage perdus ce printemps. Ma boîte, JMD Prod, a déjà perdu 5 millions d'euros. Je fais face, je ne suis pas des plus fragiles, ceux auxquels les aides d'urgence doivent aller en priorité.

Redoutez-vous une seconde vague ?

Je sais que c'est difficile à entendre pour ceux qui ont été atteints dans leur chair, mais ce que je redoute le plus, c'est cette peur qui retarderait encore plus la reprise. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR AL.C.

L'OEIL D'OLIVIER
CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

Didier Ruiz sonde la foi béatifiante des Hommes

loeildolivier.fr/2021/01/didier-ruiz-sonde-la-foi-beatifiante-des-hommes/

January 10, 2021

A la MC93, devant un petit nombre de professionnels, Didier Ruiz présente sa dernière création, *Que faut-il dire aux Hommes ?* Après avoir posé un regard bienveillant, touchant, sur le parcours de Trans espagnols, le metteur en scène interroge de véritables croyants sur la foi et la spiritualité. Un spectacle en quête de lumière.

En ce samedi après-midi, la ligne 5 du métro parisien est bien vide. Quelques quidams, plongés dans leur portable, quelques familles emmitouflées dans leurs doudounes, se dirigent vers le nord-est de Paris. Passé la porte de Pantin, la rame se dépeuple encore un peu plus. Au terminus, station Bobigny -Pablo Picasso, seule une poignée de voyageurs en sortent. Chacun vaque à ses occupations, certains rentrent chez eux, d'autres se dirigent à grandes enjambées pour se réchauffer vers la MC93.

Un décor minimaliste

Dans le Hall, un petit nombre d'invités, des professionnels, attendent patiemment de pouvoir monter au cinquième étage et s'installer, en respectant bien évidemment les consignes sanitaires en vigueur, dans la salle modulable. Sur le plateau, une immense estrade en bois est posée. Elle semble suspendue dans les airs par six cordes vertes. Tels des chapelets où sont accrochés quelques babioles, quelques infimes souvenirs, elles s'égrènent avec lenteur tout le temps du spectacle.

Des histoires entrecroisées

En juillet, lors d'une répétition ouverte à un tout petit nombre de journalistes, nous avions laissé les sept protagonistes de cette histoire, aux prises avec leur foi, avec ce que la croyance en dieu leur apporte au quotidien. Irradiants la scène, ils avaient su montrer un chemin spirituel, un endroit à la frontière du réel, du matériel, qui éclaire intensément leur vie. Quelques mois, plus tard, ils ont affiné leurs pensées, recentré leur propos,

guidés par **Didier Ruiz**. L'un après l'autre, les sept croyants investissent la scène, font le récit de leur parcours initiatique. Illuminés, ils offrent une part intime de leur âme, un morceau de choix.

Un souffle à retrouver

L'incroyable foi en une divinité, débarrassée de tout dogme, de tout précepte religieux, de tout diktat, fait de ces sept individus des êtres uniques, singuliers, voyant au-delà de la trivialité du monde. La force vitale qui émanait d'eux l'été dernier a fait place malheureusement a une sorte de didactisme, qui a éteint quelque peu leur lumière intérieure. Encore fragile, en raison des répétitions tronquées, chamboulées et des reports imposés par les deux confinements et les directives gouvernementales, le spectacle manque de pratique. Peu habitués à la scène, les sept intervenants n'ont pas encore trouvé tout à fait leur marque, leur espace de liberté. Le temps, la confrontation avec le public, devraient leur permettre d'irradier à nouveau, de porter leurs belles paroles, leur profession de foi.

De l'ordre de l'immatériel

Trop lissé, trop resserré peut-être, *Que faut-il dire aux Hommes ?* manque de ces petites anecdotes, de ces petites parenthèses de vie qui nous avaient tant enchantés lors des répétitions estivales. De minimes écueils, d'infimes effets de style, que **Didier Ruiz**, en fin observateur du monde, devrait modifier, pour insuffler à son œuvre collégiale ce petit je-ne-sais-quoi de mystique et d'inspiré.

Loin de toutes guerres de religion, de tout prosélytisme, le metteur en scène aspire à offrir aux spectateurs, dès que cela sera possible, à se laisser emporter une bouffée de grâce dans un horizon bien morose.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Que faut-il dire aux Hommes ? de Didier Ruiz
Créé le 15 octobre 2020 à La Faïencerie de Creil
Représentations exceptionnelles ouvertes aux professionnels à la MC93
Durée 1h30 environ

Tournée
le 9 février 2021, Théâtre de Chevilly-Larue
Le 18 février 2021, Châteauvallon scène nationale, Ollioules
Le 17 mars 2021, Théâtre de La Coupole, Saint-Louis
du 4 au 20 mai 2021 (relâches 8, 9, 13-18), Théâtre de La Bastille, Paris

Mise en scène de Didier Ruiz assisté de Myriam Assouline et Céline Hilbich
Avec Adel Bentounsi, Marie-Christine Bernard, Olivier Blond, Eric Foucart, Grace Gatibaru, Jean-Pierre Nakache, Brice Olivier…
Collaboration artistique Tomeo Vergés

Dramaturgie d'Olivia Burton
Scénographie d'Emmanuelle Debeusscher assistée de Floriane Benetti
Costumes de Solène Fourt
Lumière de Maurice Fouilhé
Musique d'Adrien Cordier

Crédit photos © Emilia Stefani-Law

Jan
11

Que faut-il dire aux hommes ?, mise en scène de Didier Ruiz, collaboration artistique de Tomeo Vergès, dramaturgie d'Olivia Burton.

Crédit photo : Emilia Stefani.

Que faut-il dire aux hommes ?, mise en scène de ***Didier Ruiz***, collaboration artistique de ***Tomeo Vergès***, dramaturgie d'***Olivia Burton.***

La spiritualité – l'ensemble des croyances et des exercices qui concernent la vie de l'âme, le mysticisme religieux – compenserait ou serait le remède à un matérialisme oppressant.

Ainsi sont convoquées patiemment les aspirations à des valeurs morales, à l'âme – émanation et reflet d'un principe divin -, à l'opposition à la vie mondaine ou temporelle :

« *Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes; mais la vision de la justice est le plaisir de Dieu seul.* » (Rimbaud, *Une saison en enfer,* « Adieu »)

Et la religion, qu'on ne saurait définir, couvre d'abord une dimension essentielle dans la gestion du manque, de l'incertitude et du malheur, celle du destin mortel de tout humain.

Par ailleurs, le recul des religions traditionnelles permet le développement de formes nouvelles de religiosité : sectes, nouveaux mouvements religieux, renouveaux, mouvements charismatiques ou pentecôtistes, nébuleuse

mystique-ésotérique offrant à ses adeptes des voies de salut individuelles – réalisation de soi via un potentiel humain et des thérapies alternatives. L'imaginaire de ces groupes relève de mystiques orientales, du chamanisme – des communautés ordonnées en vue de réalisations personnelles.

L'incertitude de la foi, quelle qu'elle soit, est sentie comme le prix à payer pour une victoire sur le doute, telle une autorisation dès lors à cheminer pour trouver sa place épanouie.

Après les ex-prisonniers d'*Une longue peine* et les personnes trans-genres de *TRANS (més enllà),* présenté au Théâtre de la Bastille en février 2019, Didier Ruiz clôt un triptyque consacré aux emprunteurs de chemins singuliers qui conquièrent leur liberté.

Tomeo Vergès collabore artistiquement à ce spectacle, *Que faut-il dire aux hommes ?*

Le metteur en scène ne croit pas en Dieu ; or, des rencontres successives avec des hommes et des femmes de foi ne l'ont pas moins marqué. Aussi cet artisan du théâtre documentaire et sociologique a-t-il voulu réunir sur le plateau des personnes qui, à un moment de leur vie, ont choisi à des degrés divers l'engagement religieux : chrétiens et chrétiennes, juif, bouddhiste, musulman, chaman, ces hommes et ces femmes ordinaires évoquent non leur doctrine mais leur spiritualité, leur intuition et leur différence.

Que s'est-il passé pour qu'ils croient que leur liberté passe par cette voie ? Quel est leur quotidien fait de doutes et de désirs ? Tous parlent humblement de leur « illumination ».

Surgissent sur la scène, les chrétiens, Brice Olivier, frère et père dominicain qui vit dans un couvent parisien après avoir dirigé une galerie d'art contemporain sur les quais de Seine; Marie-Christine Bernard, ancienne religieuse, a quitté sa congrégation depuis dix ans et fait du coaching d'entreprise ; Grace Gatibaru, pasteur protestante, prêche à Paris.

Sont là aussi, Jean-Pierre Nakache, juif pratiquant du XI è arrondissement, avocat à la retraite ; Eric Foucart, le bouddhiste engagé auprès d'ONG dans des missions à l'étranger; Olivier Blond, le chamane est aussi clown, ce qui, pour lui, revient au même; enfin, Adel Bentousi, plasticien, porte un regard très personnel sur l'Islam d'aujourd'hui.

Tous croient : à Dieu, aux esprits, à la méditation, à l'imaginaire ou à la réincarnation. Ils parlent volontiers et clairement de leur foi, de leur spiritualité. Quel sens et quelle force celle-ci donne-t-elle à leur vie ? Quel est ce pari intime qui les relie à plus grand qu'eux ?

Chrétien, juif, musulman, bouddhiste ou chamane, les protagonistes du spectacle ont en commun un engagement spirituel qui irrigue leur vie privée,

sociale et professionnelle.

Dans un monde matérialiste à l'excès et loin des dogmes officiels et des haines religieuses, Didier Ruiz donne la parole à ces cheminements vers la tranquillité et la joie.

Une manière d'affronter son propre destin mortel, malgré les obstacles et les doutes, dans cette certitude conquise d'être enfin soi, au plus près. Le plasticien Adel Bentousi explique avec patience, que la définition de « musulman » qu'on lui réclame à tort et à travers, correspond en fait à une attitude face au monde, une façon de se poser « désarmé ».

Adel Bentousi parle librement et avec pondération, dans une évidence tranquille, entouré d'hommes et de femmes au comportement similaire, paisible et égal. Debout, le plus souvent, ceux qui portent le témoignage de leur « foi », vont et viennent, éclairés en alternance ou formant un choeur harmonieux de paroles livrées, à la gestuelle minimale.

La scénographie d'Emmanuelle Debeusscher, sous les lumières de Maurice Fouilhé et la musique d'Adrien Cordier, crée un espace subtil où descendent, depuis les cintres, comme des fils luminescents et lianes végétales diffractées – la résonance de beaux appels.

Véronique Hotte

Spectacle vu le 8 janvier à la ***MC93 – Scène nationale de Bobigny.*** Tournée : le 9 février 2021 au ***Théâtre de Chevilly-Larue*** (94). Le 18 février 2021 à ***Châteauvallon, scène nationale, Ollioules*** (83)***.*** Le 17 mars 2021 au ***Théâtre de la Coupole à Saint-Louis*** (68). Du 4 au 20 mai 2021, relâches les 8, 9, 13-18, au ***Théâtre de la Bastille à Paris***.

Que faut-il dire aux Hommes ? mise en scène de Didier Ruiz

Posté dans 12 janvier, 2021 dans critique.

© Emilia Stefani-Law

Que faut-il dire aux Hommes ? mise en scène de Didier Ruiz

Après les ex-prisonniers d'*Une longue peine*, après les personnes transgenres de *TRANS (me's enlla »),* (voir *Le Théâtre du blog*), le metteur en scène donne ici la parole à sept hommes et femmes engagés dans leur foi. Ils viennent dire leur parcours spirituel, leurs doutes et questionnements, et partager leurs réponses. «Dans une société en manque de spiritualité et où les religions sont synonymes de déchirements et de haine, remarque Didier Ruiz, il me semble que nous avons besoin de nous reconnaitre, de nous retrouver. Nous avons besoin de soleil. Oui, de soleil. »

Parler de spiritualité au théâtre est chose délicate et il a fallu faire confiance à ceux qui se sont prêtés à ce jeu pour trouver la juste distance. Pari réussi : il n'y a chez ces protagonistes aucune ombre de prosélytisme. Ils ne sont pas enfermés dans les dogmes et nous montrent seulement la voie vers la lumière que leur apporte leur engagement religieux.

Chemin parfois rocailleux et exigeant que nous suivons pas à pas. Brice, un frère dominicain, vit dans un couvent parisien et s'interroge sur le sens du péché. Marie-Christine, catholique, a quitté sa congrégation et devenue théologienne, fait des conférences et du «coaching» d'entreprise. Grace, originaire du Kenya, après avoir fui une famille ultra-religieuse, a gagné la France, chef

laïcité et elle est maintenant pasteure à Paris. Jean-Pierre, juif d'Algérie, avocat à la retraite, est resté pratiquant, même après s'être rebellé contre l'autorité d'un rabbin. Éric, bouddhiste, travaille auprès d' O.N.G. à l'étranger et Olivier, chamane, exerce le métier de clown… Enfin, Adel, un artiste, nous donne une vision très personnelle de l'Islam.

Dans une scénographie sobre : un plateau en bois nu suspendu par des filins d'acier, leurs paroles d'abord à tour de rôle, viennent bientôt s'orchestrer en un chœur pour résonner ensemble, révélant des convergences inattendues. «Comme pour les précédentes créations, précise le metteur en scène, je travaille selon le procédé de la parole accompagnée qui m'est cher, et j'ai fait le choix d'une partition orale et non d'un texte. »

Depuis plus de quinze ans, avec sa Compagnie des Hommes, Didier Ruiz rassemble des personnes qui ne sont pas du métier et qu'il appelle «innocents» ou «intervenants». Son travail va au-delà du théâtre documentaire et tend à traquer «ces invisibles, engagés pour atteindre la liberté». Les questions et thèmes abordés dans ses créations, comme le parcours effectué, se révèlent sensibles, brûlants, parfois risqués. Actuellement, la religion n'a pas bonne presse mais il est plutôt question ici du supplément d'âme qui fait notre humanité…

Mireille Davidovici

Présentation professionnelle vue à la MC 93 de Bobigny (Seine-Saint-Denis) le 9 janvier.

Prochaines dates sous réserve: 9 février, Théâtre de Chevilly-Larue (Val-de-Marne); 18 février, Châteauvallon-Scène Nationale, Ollioules (Var).
17 mars,Théâtre de La Coupole, Saint-Louis (Haut-Rhin).
Et du 4 au 20 mai, Théâtre de la Bastille, Paris (XIème).

Confidentialité

CRITIQUES THÉÂTRE

Leurs royaumes

Que faut-il dire aux hommes ?

Par Pierre Lesquelen

12 janvier 2021

© Emilia Stefani Law

Au risque d'annihiler son mystère et de trahir sa conviction, la parole de ceux qui croient peut-elle devenir un simple témoignage ? Voilà la question passionnante que posait « Grace à Dieu », film de François Ozon qui était bien plus qu'un drame documentaire sur un scandale
Le nouveau protocole testimonial de Didier Ruiz rend visibles autant de personnes (sept au total, chiffre sacré s'il en est) que de rapports à la croyance. « Trans (més enllà) », sa précédente création, s'affranchissait judicieusement du discours social et du pathos en donnant à entendre un rapport très intime et presque quotidien au corps. Il en va de même ici. Si l'on craignait que ces professions de foi se transforment en discours exaltés ou en diatribes appuyées de la désertion métaphysique du monde contemporain, les récits d'Adel, Brice ou Jean-Pierre restent bel et bien des épiphanies personnelles et souvent dialectiques. Leur volonté commune d'approcher une « réalité non ordinaire » et de « s'entourer de questions » induit un rapport à la fois puissant et duel avec le religieux. Marie-Christine, théologienne de profession, verbalise par exemple son désir de mettre sa foi à « nu » en appréhendant un Dieu qui lui « échappe » sans cesse. Tandis que Grace, jeune femme originaire du Kenya ayant fui les préceptes chrétiens de ses parents, se reconfronte dans un récit saisissant avec le mystère d'une parole biblique qui la revitalise. Voilà la principale réussite de Didier Ruiz : saisir la foi contemporaine jamais comme une abnégation ou une illumination, mais toujours comme un mystère profondément humain, une activité délivrée du dogmatisme et de l'ascèse exemplaire (« Ce Dieu que je fréquente, il est de mon côté » entend-on).

« Que faut-il dire aux hommes » pèche toutefois par sa théâtralité. Comme dans « Trans », la scénographie (pourtant ingénieuse techniquement) d'Emmanuelle Debeusscher reste un pur artifice métaphorique. L'image transcendantale induite par des cordages en élévation perpétuelle, sur lesquels viennent se nouer des grigris colorés (trop peu visibles pour le public), échoue à faire dispositif avec la parole et les corps. De plus, la musique sirupeuse (dont même le répondeur d'un centre de balnéothérapie n'aurait pas voulu) badigeonne les intermèdes et annihile la prière silencieuse et frontale des acteur.rice.s. Sur ce plateau sur-élevé, dallage emphatique de cathédrale, les présences nous paraissent trop lointaines pour ressentir assez d'empathie. Même si les interprètes de « « Trans (més enllà) » ne dialoguaient jamais, une connivence collective émanait du spectacle et atteignait sensiblement le public. Ici, la vibration des récits semble partiellement éteinte. On ne parvient pas à comprendre pourquoi Didier Ruiz cherche à collecter une parole si personnelle et incarnée pour faire ensuite de la scène un îlot anthropologique pluricellulaire, peuplé de présences encore trop solitaires. Son protocole passionnant ne semble avoir produit, cette fois-ci, aucune véritable expérience théâtrale. A la fois pour les interprètes, dont on peine à saisir la nécessité et l'urgence de leur témoignage sur une scène de théâtre, et pour le spectateur, qui reçoit ses discours avec la même distance que sur un écran documentaire. Peut-être est-ce dû aux circonstances cruelles dans lesquelles s'est déroulée cette premiére en janvier 2021 (devant un public clairsemé de professionnel.le.s). Mais tel est sûrement le destin de toute parole croyante, forcément béante, vibrante et insondable, dès lors qu'elle est *accompagnée* (démarche de Didier Ruiz) et qu'elle dégrade ses secrets dans la lumière du discours.

The New-York Times :

“Home” and another closed performance, Didier Ruiz’s “What Should Men Be Told?” (“Que faut-il dire aux hommes?”) at the MC93 theater, drew a sizable invited audience. “Home” had no fewer than 70 people in attendance, in an auditorium that can seat up to 230. Social distancing was easy to maintain, but there has been little clarity on the capacity limit. If workplace regulations apply, then the minimum space requirement is four square meters per person, about 40 square feet. Yet some venues have appeared to assume that as long as half the seats are empty, that’s fine.

Eric Foucart in Didier Ruiz’s “What Should Men Be Told?” at the MC93 theater.
Credit...Emilia Stéfani-Law

Of the productions currently hidden away, “What Should Men Be Told?” is the one that deserves to be seen widely, as a matter of urgency. Ruiz, who has worked mainly with nonprofessionals for two decades, enlisted seven men and women of faith for this new work. Quite a few systems of beliefs are represented, from Islam and Catholicism to shamanism, and the cast members take turns sharing how spirituality has shaped their lives.

Faith rarely comes up in French theater these days, and “What Should Men Be Told?” feels both fresh and unpreachy. Each participant takes the long view, thoughtfully, calmly: Hearing a Dominican friar reflect on four decades spent in a small cell has a way of putting short-term issues in perspective.

In endlessly frustrating times, crafting a theatrical experience that is simply soothing may already be an act of resistance. If only audiences could see it.

Laura Capelle - 14/01/2021

www.sceneweb.fr, le 15 janvier 2021, par Anais Heluin

Didier Ruiz en quête de spiritualité

photo Emilia Stefani-Law

Fidèle à son procédé de la « parole accompagnée », Didier Ruiz met en scène dans *Que faut-il dire aux Hommes* des femmes et des hommes aux spiritualités diverses. Leurs témoignages variés forment une riche mosaïque au sujet unique : l'amour. Nous avons pu en voir une répétition ; en attendant que le spectacle commence sa tournée, la MC93 diffuse en ligne ce samedi deux documentaires consacrés au metteur en scène.

À l'occasion du dernier Festival d'Avignon, en juillet 2019, Didier Ruiz créait *TRANS (més enllà)*, où il mettait en scène des personnes transgenres. C'est là, raconte-t-il dans le dossier de *Que faut-il dire aux Hommes*, que s'impose l'idée de travailler avec des femmes et des hommes de foi. Tout part d'une rencontre avec deux frères dominicains familiers du festival, Thierry et Charles : leur échange sur les notions de genre, d'engagement et de liberté le marque. Le dialogue se poursuit au-delà du festival avec Thierry, qui vient alors d'être nommé producteur de l'émission *Le Jour du Seigneur* sur France Télévision. Une aubaine pour le metteur en scène, qui peut ainsi avoir facilement accès à des représentants de toutes les religions. Cette genèse explique la grande parenté entre *Que faut-il dire aux Hommes* et *TRANS (més enllà)*, ainsi qu'avec *Une longue peine* (2016) – des documentaires de Stéphane Mercurio sur ces créations seront diffusées en ligne par la MC93 à partir de 21h – où Didier Ruiz mettait en scène des ex-détenus condamnés à de longues peines. Ces trois pièces forment en effet **un triptyque consacré aux invisibles, aux marginalisés.**

Le dernier volet de cet ensemble aurait dû rencontrer se jouer en public en ce mois de janvier à la MC93. Comme il est devenu habituel depuis quelques temps, c'est devant une salle clairsemée de professionnels que nous avons pu découvrir une répétition de cette pièce qui repose d'une manière particulièrement aiguë sur la rencontre. Porté par des femmes et des hommes dont le théâtre n'est pas le métier, ***Que faut-il dire aux Hommes* souligne l'étrange et la tristesse de la période que traverse le spectacle vivant**. Selon son procédé de la « parole accompagnée » qu'il pratique avec sa Compagnie des Hommes depuis une vingtaine d'années, Didier Ruiz laisse à ses interprètes une marge d'improvisation, une liberté qui permet à leur parole de garder le naturel de la confession, du verbe spontané. Il pose ainsi la question du rapport entre le théâtre et le monde, entre la vie et sa

représentation. Tout en creusant à chaque fois un sujet précis : ici, le rapport à l'au-delà, à l'invisible, et la manière dont il s'exprime dans un quotidien contemporain.

L'équation du théâtre et du monde s'est posée à nous, professionnels, d'une certaine façon. Elle se posera autrement lorsque la pièce pourra rencontrer un public à l'image des interprètes de la pièce : hétérogène, riche de cultures et de pensées diverses. Les personnes et leurs paroles seront toutefois les mêmes, passionnantes. Les sept interprètes de la pièce se livrent par bribes, en un ballet très précis d'allers et venues sur le plateau nu, percé seulement de tiges qui ne cessent de monter, de grimper vers on ne sait quoi. Les mots d'une pasteur protestante originaire du Kenya croisent ainsi ceux d'un frère et père dominicain qui vit dans un couvent parisien, d'un jeune français bouddhiste, d'un avocat juif pratiquant à la retraite, d'un chamane clown, d'une religieuse devenue coach en entreprise et d'un plasticien musulman.

Pas question toutefois de dialogue interreligieux dans *Que faut-il dire aux Hommes*. Si le dispositif mis en place par Didier Ruiz traduit bien sûr un désir de cohabitation pacifique entre les religions, là n'est pas le sujet de la pièce. Et c'est heureux. Comme avec les anciens détenus d'*Une longue peine* ou les personnes transsexuelles de *TRANS (més enllà)*, l'artiste évite tous les écueils possibles dans une pareille démarche de mise en scène d'un réel sujet à débats. Aucun moralisme chez Didier Ruiz, pas le moindre bon sentiment. Si l'on devine le travail d'écriture et de montage nécessaire à la création de sa pièce, il n'est mis au service d'aucun message : la scène est lieu de cohabitation et de neutralité. Ce qui chez Didier Ruiz rime avec écoute, avec curiosité. Qu'ils parlent de Dieu ou de sexualité, les femmes et les hommes sont dans ses créations des êtres dont la complexité, les doutes et les libertés éclairent un mystère commun. **En creusant sur la durée un même geste, le metteur en scène questionne avec profondeur une époque tournée vers l'éternelle nouveauté.**

Anaïs Heluin – www.sceneweb.fr

Que faut-il dire aux Hommes

Mise en scène : Didier Ruiz
Collaboration artistique : Tomeo Vergés
Dramaturgie : Olivia Burton
Assistanat à la mise en scène : Céline Hilbich
Scénographie : Emmanuelle Debeusscher assistée de Floriane Benetti
Costumes : Solène Fourt
Lumière : Maurice Fouilhé
Musique : Adrien Cordier
Avec : Adel Bentounsi : Marie-Christine Bernard, Olivier Blond, Eric Foucart, Grace Gatibaru Jean-Pierre Nakache, Brice Olivier

Théâtre de Chevilly-Larue (94), Le 9 février 2021,
Châteauvallon, scène nationale, Ollioules (83) Le 18 février 2021
Théâtre de la Coupole, Saint-Louis (68) Le 17 mars 2021
Théâtre de la Bastille (75) Du 4 au 20 mai 2021

franceinfo: culture

"Pour moi c'est une vraie question : comment s'attrape le virus de la spiritualité ?" : Didier Ruiz met en scène des citoyens croyants

Didier Ruiz poursuit son questionnement sur notre société en donnant la parole à de simples citoyens "croyants" : un bouddhiste, un chamane, un juif, un musulman, une catholique et une protestante. Rencontre avec le metteur en scène à la MC93 de Bobigny.

Article rédigé par Sophie Jouve

France Télévisions Rédaction Culture
Publié le 18/01/2021 11:31 Mis à jour le 18/01/2021 11:52
Temps de lecture : 3 min.

"Que faut-il dire aux hommes ?" de Didier Ruiz (Emilia Stéfani-Law)

Dans cette période où les théâtres sont fermés, nous avons eu le privilège, à quelques-uns, de voir la nouvelle création de Didier Ruiz, *Que faut-il dire aux hommes ?,* à la MC93 de Bobigny. Ce spectacle émouvant, qui s'est joué au mois d'octobre juste avant le couvre-feu, interroge à travers le témoignage d'anonymes croyants notre rapport à la spiritualité. Interview du metteur en scène qui espère partir le plus vite possible en tournée avec Adel, Marie-Christine, Olivier, Eric, Grace, Jean-Pierre et Brice.

franceinfo Culture : Pourquoi avoir choisi de porter ce thème de la spiritualité à la scène ?

Didier Ruiz : Je ne suis pas croyant et je me suis retrouvé maintes fois dans ma vie dans des occasions où je me suis dit : si j'avais été croyant j'aurais pu m'accrocher à une branche, à quelque chose. J'ai été confronté à la mort plusieurs fois, la mort des autres, j'ai moi-même échappé à des attentats parisiens et je me dis que ma vie n'a tenu qu'à un fil. Du coup, le fait de ne pas avoir de cadre spirituel ça m'a manqué, et en même temps on ne fait pas des stages pour devenir croyant en quelque chose. Pour moi c'est une vraie question de me dire comment ça s'attrape ce virus de la spiritualité, qu'est-ce que ça donne en plus ? C'est quoi le bonus de ceux qui croient ? J'ai évidemment rencontré dans ma vie des gens profondément croyants, hors des dogmes, hors des églises, des gens dont le regard vous éclaire, vous réchauffe, dont la poignée de main vous reste en mémoire. Ils ont quelque chose, ces gens. C'est pour toutes ces questions que j'ai eu envie de les confronter à eux-mêmes et de voir grâce à eux "ce qu'on pouvait dire aux hommes" pour qu'ils vivent plus apaisés.

Le metteur en scène Didier Ruiz en répétition (Emilia Stéfani-Law)

Comment avez-vous trouvé ces sept témoins ?

Alors ça, ça a été compliqué ! Ça a été un long temps de recherche. Demander à des gens dont c'est le métier, Grace est pasteure par exemple, d'être dispo pendant un an c'est très compliqué. Il y a plein de gens qui m'ont ri au nez, "moi je suis rabbin, je suis prêtre, je n'ai pas le temps même si j'en ai très envie". Enfin, j'ai fini par trouver ces sept foufous là !

Si l'assassin de Samuel Paty avait entendu ce spectacle, peut-être que le lendemain il serait allé faire ses courses au supermarché…

Didier Ruiz

Ce qu'ils disent est très intime, comment obtient-on cette mise à nu ?

On s'assoit, on parle, on questionne et on requestionne pour être le plus clair possible. Qu'est-ce que ça veut dire, les mondes invisibles dont parle Olivier ? Ce sont des sortes de rêves… Et là tout de suite on comprend. Ça nous donne accès à une autre réalité. Nous avons travaillé individuellement d'abord, puis tous en groupe pour que la parole se sacralise dans le cadre du théâtre, qu'elle ne soit plus dans le quotidien. Et c'est une parole qui au fil des représentations ne sera jamais figée, qui restera libre, évolutive mais précise.

Vous avez trouvé le bonus de ces parcours de spiritualité ?!

J'ai beaucoup changé en leur compagnie, j'ai ouvert mes fenêtres encore plus grand et je crois que j'ai accru ma capacité d'accueil. Je suis encore plus vivant.

On est frappé par la liberté qui se dégage de leur parcours...

La première de *Que faut-il dire aux hommes ?* a eu lieu le 15 octobre, le 16 octobre Samuel Paty était assassiné, je me suis dit que ce spectacle avait une vraie, vraie, vertu, un vrai sens. Si l'assassin de Samuel Paty l'avait entendu, peut-être que le lendemain il serait allé faire ses courses au supermarché…

La tournée devrait débuter le 18 février 2021 à Châteauvallon scène nationale (Ollioules) et se poursuivre le 17 mars 2021 au Théâtre de La Coupole (Saint-Louis) et du 4 au 20 mai 2021 au Théâtre de La Bastille à Paris (relâches 8, 9, 13-18).

https://www.francetvinfo.fr/culture/spectacles/theatre/pour-moi-cest-une-vraie-question-comment-sattrape-le-virus-de-la-spiritualite-didier-ruiz-met-en-scene-des-citoyens-croyants_4257741.html

Théâtre

(Photo Sophie Louvet)

(Photo V. Bergogne - Châteauvallon Liberté scène nationale)

Avec *Que faut-il dire aux hommes ?*, Didier Ruiz met en scène hommes et femmes qui racontent leur parcours de spiritualité. Ce texte, bouleversant, a été présenté devant des lycéens à Toulon.

Didier Ruiz
LE MÉCRÉANT A LA FOI

C'est mon obsession depuis quarante ans et, tout à coup, on m'offre une scène de théâtre pour en parler ». Brice, la soixantaine souriante et débonnaire, explique les raisons qui l'ont poussé à accepter la proposition du metteur en scène Didier Ruiz de raconter sa ligne de vie. Son obsession ? Elle est résumée dans le titre de la dernière création du metteur en scène atypique dans le paysage français : *Que faut-il dire aux Hommes ?* Une pièce présentée, dans un décor épuré, devant un parterre de lycéens de Dumont-D'Urville à Toulon, faute de pouvoir être jouée sur la scène de Châteauvallon.

Brice est un frère dominicain. A ses côtés partageant la scène et la parole, un musulman, une pasteure, une ancienne religieuse, un juif, un bouddhiste et un chaman [1] racontent leur parcours de foi. Tranches de vies qui répondent à la mission du théâtre selon Didier Ruiz : *« Donner à voir et à entendre une humanité partagée. »* Après avoir libéré la parole d'ex-prisonniers dans *Une longue peine*, de personnes transgenres dans *Trans*, Didier Ruiz achève avec *Que faut-il dire aux hommes ?* un cycle artistique unique où des comédiens qui ne le sont pas se livrent à visage découvert, sous le feu des projecteurs. Comme jamais.

Le propos est profondément humaniste, à caractère universel. Un texte qui interroge sur l'humain, son rapport aux religions, à la spiritualité. Une belle leçon d'humilité, autant que de laïcité.

Les ex-prisonniers, les trans, la spiritualité... Qu'est-ce qui fait lien ?

Je les appelle les « invisibles ». Quand vous rencontrez quelqu'un, vous ne pouvez pas savoir s'il a fait trente ans de taule, s'il est engagé dans la spiritualité. C'est à l'intérieur de soi. Un intérieur que j'avais envie de donner à voir. Et surtout voir comment cet intérieur participe de la construction de cette fameuse identité, celle qui nous permet de dire qui on est. Moi, ça me prend une vie de répondre à cette question. J'essaie, mais chaque fois j'y ajoute un chapitre.

Comment avez-vous travaillé pour monter ce spectacle, avec des comédiens qui ne sont pas des professionnels ?

Sur le principe de la parole accompagnée. Cela commence par des entretiens individuels. Je vois chacun d'eux une heure et demie, trois fois. On échange, je pose des questions.

Je prends des notes, cela part dans tous les sens... Au bout des trois entretiens, je regarde ce qu'il y a sur le cahier, je relève ce qui m'intéresse. Une fois sur le plateau tous ensemble, je leur dis ce que je veux retrouver, on vérifie si c'est vraiment intéressant... Une fois qu'on a tout le matériel, on travaille avec la dramaturge – Olivia Burton – pour écrire le fil en plusieurs parties. Et on demande à chacun de venir, à tel endroit, à tel moment, redonner les éléments repérés et qui se déplacent dans le temps. Il a fallu six semaines de répétition.

Cette pièce parle de spiritualité bien sûr, mais il y est aussi beaucoup question de liberté. Des propos qui trouvent un écho particulier dans la période que nous vivons.

Il y a, c'est vrai, une correspondance très forte avec la situation que l'on vit depuis le début de la crise sanitaire. Eric *[Le bouddhiste, ndlr]* le dit : *« On finit par vivre dans une prison dans laquelle on ne fait que changer la moquette et on pense que cela suffit. »* Et bien sûr que cela ne suffit pas. Il ajoute : *« Ma grande hantise est de ne pas souffrir. »* Je pense que cela va avec. Ne pas souffrir de l'enfermement, pousser les murs, essayer d'agrandir le prisme demande un effort terrible car tout est fait dans nos vies pour le contraire. Je comprends que la majorité des gens se contente de ça. On change la moquette, on refait la peinture et on pense qu'on a tout changé alors que rien n'a changé...

> « C'est mon chemin à moi pour acquérir ce statut d'homme libre et digne. »

La spiritualité permet selon vous d'ouvrir ce champ des possibles ?

Ça permet d'enlever les murs, de voir autrement les gens, de porter un autre regard sur le monde. Et se demander comment je me place dans ce monde. C'est un vrai travail et peut-être aujourd'hui plus que jamais, a-t-on besoin d'entendre ça, quand on a 17 ans comme quand on en a 80 d'ailleurs.

Vous dîtes être un mécréant et pourtant, tout dans votre discours montre que vous avez la foi...

J'ai eu une culture catho jusqu'à 12 ans. J'ai la foi en ce que je fais, en ce métier qui est le mien et dans ma capacité à donner à voir le monde autrement. Pas comme j'aimerais qu'on voie ce monde, ce serait prétentieux, mais d'ouvrir les perspectives en montrant qu'il existe différentes manières de le voir. Aidons-nous à mieux vivre, libres et hommes, et pas rampants, soumis et abrutis par des tas de choses. Aidons-nous à mieux vivre dans cette humanité que je trouve extraordinaire.

Il en est question dans votre pièce donc... Qu'aimeriez-vous que Dieu vous dise le jour où vous le rencontrerez ?

(Il rit) Je ne crois pas en Dieu, mais je crois en l'Homme et jusqu'à présent, ça me fait grandir. Donc j'aimerais qu'on me dise que je ne me suis pas complètement trompé. Que c'est là mon chemin.

Le lendemain de la première représentation, Samuel Paty était assassiné. Qu'avez-vous éprouvé à ce moment-là ?

Quelle triste coïncidence. C'était l'effroi absolu. L'Éducation nationale m'a contacté à ce moment-là car j'ai beaucoup travaillé pour l'académie de Versailles, j'ai écrit un texte, etc. Malgré l'effroi, je me disais que j'étais dans le juste, dans ce combat-là, celui d'ouvrir l'esprit... Quand je vois que le lendemain, on ferme à ce point-là les portes, j,e me dis que je ne suis pas complètement dans l'erreur. En tout cas c'est mon chemin pour acquérir ce statut d'homme libre et digne.

Dans mon métier, on m'a appris à ne jamais poser de question sans donner la réponse. Alors, *Que faut-il dire aux hommes ?*

(Long silence). En un mot qu'il faut être Homme. Et ce n'est pas si facile que cela, ça se travaille tous les jours.

PROPOS RECUEILLIS PAR KARINE MICHEL
kmichel@nicematin.fr

1. Brice Olivier, Adel Bentounsi, Grace Gatibaru, Marie-Christine Bernard, Jean-Pierre Nakache, Eric Foucart et Olivier Blond.

Le Monde DES RELIGIONS

Théâtre : « Que faut-il dire aux hommes ? », ou la foi poétique et sensible de croyants sans histoires

En tournée en France à partir du 18 janvier, la dernière création de Didier Ruiz met en scène sept croyants, femmes et hommes, qui narrent leur chemin de foi singulier.

Par Virginie Larousse

Publié le 18 janvier 2022 à 17h00 • Lecture 2 min.

Article réservé aux abonnés

« Que faut-il dire aux hommes ? », mise en scène de Didier Ruiz. EMILIA STEFANI-LAW

« La forêt qui pousse fait moins de bruit que l'arbre qui tombe », dit un proverbe africain. Alors que le sentiment religieux est souvent perçu, dans nos sociétés sécularisées, comme un facteur de division voire de violence, Didier Ruiz met en scène avec sensibilité et poésie d'émouvants portraits de croyants dans son spectacle « Que faut-il dire aux hommes ? ».

Ses croyants à lui sont à l'opposé de l'image caricaturale que l'on peut se faire de la foi. Aucun dogmatisme, aucune prétention à détenir la vérité, aucune certitude, aucune obéissance servile chez

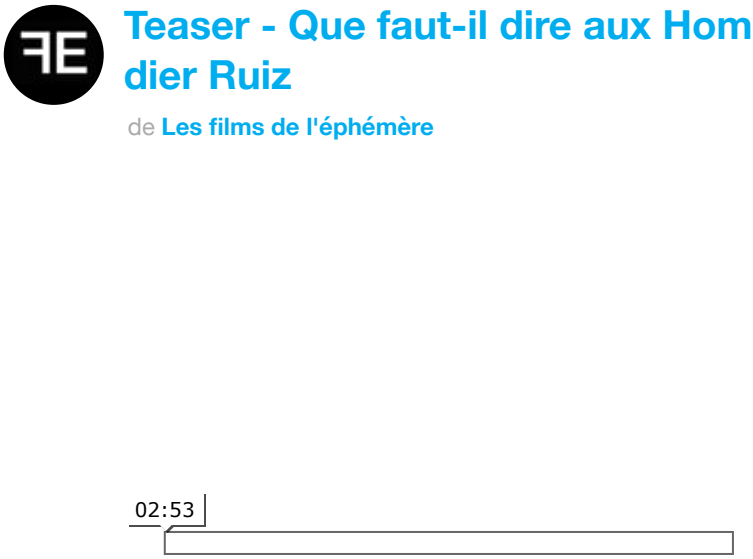
ces sept femmes et hommes qui confient pudiquement leur lien avec quelque chose – quelqu'Un(e) ? – qui les dépasse. Et qui a donné à leur vie une tournure inattendue.

Le Monde

Inscrivez-vous à la newsletter bimensuelle Le Monde des religions :

Votre email S'inscrire

C'est Grace, d'origine kényane, qui rapporte avoir tout fait pour fuir ses parents, dont la foi chevillée au corps lui pesait. Arrivée en France, elle ressent pourtant un vide immense au fond d'elle. Se décide à acheter une bible. Et sent, un soir, *« son cœur s'embraser »* à la lecture du texte sacré. Elle deviendra pasteur. C'est Jean-Pierre, qui se souvient avec émotion des soirées de shabbat dans l'Algérie de son enfance – les odeurs de pain cuit, de sésame grillé. De sa bar-mitsva inachevée qui vira au pugilat avec ses cousins, ses frères et ses sœurs. C'est Adel qui souligne que pour lui, l'étymologie du mot « musulman » signifie « désarmé » ; *« donc être musulman, ça veut dire que je suis sans arme »*.



Teaser - Que faut-il dire aux Hommes - Didier Ruiz from Les films de l'éphémère on Vimeo.

« S'évader de nos prisons »

C'est encore Brice, religieux dominicain qui chérit le dépouillement de sa cellule de 12 mètres carrés si pleine de l'essentiel. Olivier, qui s'initia au chamanisme après une expérience mystique. Marie-Christine, assistante sociale devenue religieuse, avant de retourner à la vie civile, se sentant étouffée. Et Eric, qui décida de prendre refuge dans le bouddhisme et qui ose cette question fondamentale : *« Ce qu'on fait dans nos vies, est-ce que ce n'est pas redécorer nos cellules, alors qu'il faudrait s'évader de nos prisons ? »*

Lire aussi | Didier Ruiz : « Les vieux ont des choses à nous dire, en toute liberté »

Car si les options religieuses diffèrent, ce qui rassemble ces femmes et ces hommes spirituels, c'est un besoin inextinguible de liberté, qu'ils recherchent pour eux-mêmes et pour les autres. Une soif d'amour dans un chemin de vie *« qui n'est pas un long fleuve tranquille »,* en dépit de la foi qui les nourrit. *« Si Dieu est amour,* avance le religieux dominicain, *mon péché ne l'intéresse pas. »*

« Que faut-il dire aux hommes ? », mise en scène de Didier Ruiz. EMILIA STEFANI-LAW

Artisan du théâtre documentaire qu'il a déjà expérimenté dans ses précédentes créations – d'anciens prisonniers dans *Une longue peine,* des personnes transgenres dans *Trans (més enllà)* –, Didier Ruiz a choisi de ne pas faire appel à des comédiens pour incarner ces figures de croyants. Les femmes et les hommes qui se trouvent face à nous, dans la pénombre d'une scène épurée, sont des croyants sans histoires qui racontent simplement leur histoire. Et qui donnent à voir leur humanité tendre et touchante.

¶ « Que faut-il dire aux hommes ? », mise en scène de Didier Ruiz. En tournée en France à partir du 18 janvier. Dates et informations : www.lacompagniedeshommes.fr

Virginie Larousse

Services